SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 29 septembre —Indications pour la Louisiane—Temps pluie ; vents d'est à nord-est.

L'ARGENTISME.

Il est profondément regrettable que le parti démocrate, qui avait eu, jusque là, des principes économiques, que l'esprit de parti pouvait attaquer, mais que le bon sens et l'honnêteté adoptaient et proclamaient, se soit, il y a deux ou trois ans, laissé surprendre—disons le mot—enjôler par les attrayants paradoxes d'un artiste de la parole, dont le talent est incontestable, mais dont la place est plutôt sur les planches d'un théâtre que dans les conseils d'une nation, par l'apôtre de l'argentisme, M. W. J. Bryan.

Certes, sa théorie était bien de nature à gagner la partie la plus ignorante de la nation. Elle permettait au pays de payer ses dettes avec l'argent qu'il pouvait puiser à la pelle dans ses mines de l'ouest, en lui donnant une valeur double et triple de celle qu'il avait sur le marché. C'était très commode, et il était très difficile au vulgaire de ne pas céder à la séduction.

Mais les hommes sérieux de tous les partis se sont bien vite révoltés contre cette tentative malhonnête. Ils y ont vu une véritable banqueroute, une audacieuse répudiation indigne d'un grand peuple. M. Bryan a été battu aux élections générales, aux applaudissements de tous les honnêtes gens. Mais c'est, en réalité, le parti démocrate qui a été la victime de cette escobarderie politique.

Nous croyions en avoir fini avec la question de la frappe illimitée de l'argent. La guerre qui vient de finir a placé le pays dans des conditions économiques qui ne lui permettront plus de se livrer à ces dangereuses fantaisies. Il n'en est rien, cependant. Nous voyons, en effet, l'argentisme relever la tête dans l'ouest, et essayer de regagner tout le terrain perdu. Il n'y réussira pas, croyons-nous. Au moment où le républicanisme est plus fort que jamais; alors qu'il cherche à tirer parti, à son profit exclusif, d'une série de triomphes, que lui avaient préparés les démocrates, ce n'est pas le moment pour ces derniers de se diviser sur une question économique, qui n'a plus ni sens, ni raison d'être, et à la solution de laquelle presque personne ne croit.

Aujourd'hui, il n'y a encore que demi-mal, à peser la question d'argent, attendu qu'il ne s'agit encore que des élections locales et d'Etat.

Il n'en sera pas de même, l'an prochain, où s'agitera la grande question présidentielle. Il faut que le parti démocrate se débarasse le plus promptement possible de cette malheureuse question de l'argentisme, qui l'a perdu aux dernières élections générales et le perdra encore, cette fois, s'il n'a pas le courage de la répudier hautement.

Le commandant Bradford.

Presse Associée

Washington, 29 septembre—Le commandant Bradford, chef du bureau des équipements, a été nommé par le président pour aider la commission de paix dans ses travaux. Après avoir reçu les instructions de M. McKinley il va partir pour Paris : il quitte demain Washington.

Commment les Cubains transportaient leurs blessés, lors de la récente guerre.

LA MORTE.

....Je viens de retrouver dans un vieil album une photographie qui émerveilla mes yeux d'enfant, qui me faisait rêver comme les contes héroïques où passent des chevauchées triomphantes d'amazones belles comme le ciel et l'eau.

Elles sourient aux lendemains, elles se détachent sveltes, délicates, radieuses dans la mélancolie d'un parc seigneurial, elles exhalent l'orgueil et la joie de vivre avec leurs yeux clairs, leurs lèvres épanouies, leurs petites mains qui serrent un pommeau de cravache, qui semblent impatientes de batailler, de narguer les défenses de quelque pur-sang ombrageux, elles épandent des clartés d'aurore, elles ont le charme ineffable des dernières fleurs qui embaument l'agonie d'un rosier séculaire, les trois sœurs aventureuses, les trois filles du duc de Bavière.

Et l'on cherche à l'horizon, parmi de lourdes nuées, la silhouette altière d'un château de legende, l'on songe devant la grâce instinctive de ces attitudes, la beauté de ce geste, l'attirance de ce sourire, à de lointaines métamorphoses, à des enchantements mystérieux, aux petites princesses muées en cygnes blancs et en biches graciles que les versets des exorcismes rendaient à leur forme première, ramenaient heureuses dans les bras d'une reine éplorée.

N'auraient-elles pas alors haussé les épaules, défié le Destin si l'une de ces mendiantes tziganes qui marmonnent au crépuscule d'épeurantes prophéties, qui savent lire dans les mains et les tarots ce que sera la vie, leur avait annoncé à la première qu'elle porterait au front une couronne d'épines, qu'elle chercherait inutilement, pèlerine passionnée et douloureuse, par les routes et par les mers, le repos et l'oubli qu'elle serait délivrée du mal de souffrir, un après-midi d'été, par le tiers-point d'un misérable sectaire, à la seconde qu'elle affronterait en vain les boulets et les balles pour sauver son royaume de la conquête, qu'elle échouerait, inconsolable exilée, du palais Farnèse à l'hôtel Vouillemont, à la troisième, cette sainte mystique, cette charitable sans trêve penchée sur les misères humaines, qu'elle subirait le plus cruel des martyrs, qu'elle finirait dans les flammes?

* *

Et des souvenirs m'assaillent un à un.

Je revois près de Raguse l'abbaye de Lacroma avec ses salles blanchies au lait de chaux, dont les portes-fenêtres s'ouvrent sur des jardins de silence, sa longue galerie où sont alignés des bustes d'empereurs, où pendent aux murs des cartes de jadis naïves et chimériques, ses terrasses aux dalles usées, aux rampes de pierre effritées d'où l'on découvre à perte de vue la mer Adriatique, solitaire, merveilleuse, la mer d'hyacinthe, éblouissante, telle qu'un manteau de sacre, les grèves couvertes de myrtes et de cistes, la forêt comme emplie d'innombrables encensoirs.

Je vois la cellule qu'y habitait aux heures de tourmente l'archiduc Rodolphe, la cellule, toute petite, tout étroite, inondée de lumière, peinte à la détrempe de tons indécis, et plus mal meublée qu'une chambre garnie d'officier de fortune, et dont les cloisons ne sont ornées que de deux portraits. Deux portraits de femmes si majestueusement belles, si imprégnées de tout le printemps de la vie que l'on serait tenté de les contempler à genoux, que l'on en demeure troublé jusqu'au fond de l'être, comme devant des apparitions de rêve.

L'une fut impératrice des Français, n'est plus qu'un fantôme de tristesse qui glisse inaperçue, oubliée dans les foules. L'autre fut impératrice d'Autriche et reine de Hongrie et ne sera bientôt que poussière dans son cercueil somptueux.

Et je vois aussi comme en un songe nostalgique l'asile délicieux où l'éternelle errante aimait à se réfugier loin de tout, mêlait ses sanglots amers à la plainte des flots, la villa athénienne qui dominait un des promontoires de Corfou, qui se profilait sur le ciel bleu toute blanche, dans l'étreinte d'innombrables fleurs et que hantait l'âme des Homérides.

O ces avalanches de roses, cette jonchée odorante, ce vivant tapis d'autel que l'on eût dit brodé par des mains de fées, qui se déroulait magnifique sous le buste du poète qui fit avec ses grandes douleurs de petites chansons, d'Henri Heine dont les strophes légères et tendres plaisaient au pauvre cœur meurtri de la volontaire esseulée, le calmaient, le berçaient comme quelque sonatine sentimentale qu'eussent jouée très loin des harpes, des violons et des flûtes. Et toutes ces statues de héros et de déesses qu'effleuraient par instants ses mains pâles de malade tremblantes et lasses, ces bosquets virgiliens qui descendaient en pente douce jusqu'au rivage paisible où le roi Ulysse rencontra des princesses qui lavaient leurs voiles de lin, écouta le rire enchanteur de Nausicaa!

O ce paradis où l'on aurait cru, lorsque soufflait le vent du large, que des enfants de chœur éparpillaient dans l'air par larges poignées, comme à une procession de Fete-Dieu, des pétales de roses, où des milliers de papillons voletaient jusqu'à la tombée des ténèbres, où elle souhaitait d'être ensevelie, où, comme avec le pressentiment que la mort la guettait, la suivait pas à pas, elle avait choisi la place de sa tombe!

O ces allées sinueuses et comme semées de poudre d'or où elle nous apparut, une fois, vêtue de noir, avec cette coiffure surannée qu'elle affectionnait, qui ressemblait à quelque diadème barbare, et des yeux fixes d'Ophélia, des lèvres closes comme par un secret, un visage exsangue dont il semblait que des larmes avaient peu à peu effacé tout le rose, où elle passa sans rien voir, le cerveau ailleurs, alourdie, courbée comme par une invisible croix!

* * *

Et entre toutes les histoires que l'on raconte aujourd'hui sur cette prédestinée, en est-il de plus suggestive, de plus charmante que celle-ci qui a l'air d'avoir été empruntée à quelque anthologie?

Un jour, à Madère, un pauvre vieux jardinier sortit de son enclos et avec des souhaits de bonheur et de flatterie, offrit à l'Impératrice un bouquet de camélias, et d'un geste de pitié, sans ralentir le pas, elle jeta au vieil homme quelques piécettes d'argent. Mais voici que plus loin une jolie fille de vingt ans dont le soleil avait doré les bras et la nuque, dont les larges yeux et les lèvres rouges semblaient refléter toute la lumière du ciel, s'approcha à son tour de la souveraine, lui offrit aussi des camélias. Et Elisabeth d'Autriche s'arrêta quelques secondes, sourit doucement à la jeune fille, lui tendit une pièce d'or. Et comme quelqu'un s'étonnait respectueusement de cette nuance, demandait à l'Impératrice pourquoi elle avait été plus généreuse envers la jeune fille, elle répondit d'un élan où se révélait toute son âme vibrante:

«C'est qu'elle est belle!»

Et demain tout sera fini, les cloches qui sonnent le glas dans les églises, qui sèment de la tristesse sur la ville depuis des heures et des heures, les cloches qui avaient salué naguère la jeune épousée de seize ans, l'inoubliable jour où elle traversa pour la première fois sa capitale dans un carrosse splendide, au pas rythmique de huit chevaux d'une robe immaculée, parmi les fleurs, parmi les feuillages, parmi les drapeaux, les cloches lasses auront cessé de pleurer.

Dans la crypte funèbre des Capucins, la crypte où repose l'Aiglon, l'infortuné duc de Reichstadt, s'élèvera un catafalque nouveau, blasonné, solennel....

Et je songe malgré moi aux paroles de la Bible que me répétait gravement un vieux de la vieille, au lendemain du désastre mystérieux de Meyerling:

«Tu seras maudit, tu seras frappé dans tes tiens jusqu'à la troisième génération.»

RENÉ MAIZEROY.

Un manuscrit autographe de Sapho.

Deux membres de la Société anglaise pour l'exploration du sol de la vieille Egypte, les professeurs Bernard-P. Grenfell et Arthur Shunt, ont fait, près d'Alexandrie, une découverte de la plus haute importance : ils ont trouvé, paraît-il, une partie de la bibliothèque d'Adrien, que le sable du désert avait merveilleusement conservée. Parmi les nombreux documents de valeur inappréciable qu'elle contient se trouve un poème de Sapho, écrit en vers éoliens. Le temps a détruit quelques parties du manuscrit et plusieurs strophes sont incomplètes. Mais, quoique un peu mutilé, ce poème est d'un prix inestimable et sera une des plus grandes raretés du British Museum, où il a été envoyé. Car il est, nous est-il dit, écrit en entier de la main de Sapho. Cette assertion est faite pour rendre rêveurs les gens les plus ingénus. A quoi M. Grenfell et Shunt ont-ils reconnu la main de la poétesse? Ils connaissaient donc son écriture? Ont-ils consulté des experts? Et comment peut-on, par le temps qui court, affirmer qu'un écrit quelconque est l'œuvre d'une personne plutôt que d'une autre?

VENGEANCE TARDIVE.

La scène dont on voit ici le dessin, s'est produite, assure-t-on, à Santiago, dernièrement. Un soldat malade avait été brutalement traité par un infirmier. Quand il s'est rétabli, il s'est vengé des mauvais soins dont il avait été l'objet, en plantant un couteau dans le sein de celui dont il avait eu à se plaindre.

LA CHALEUR DU GLOBE.

Les savants n'ont jamais été bien d'accord sur la chaleur intérieure du globe. On a dû se borner, jusqu'à présent, à de simples observations relatives à l'élévation de la temperature dans certains puits de mine. Les géologues ont remarqué que la température moyenne de la terre s'élevait d'un degré à mesure qu'on descend de 30 mètres à l'intérieur du sol.

La température du noyau central de notre planète serait donc d'environ 2,400 degrés. Ce qui n'est déjà pas mal.

Mais voici que de nouvelles observations, faites aux Etats-Unis, avec des instruments d'une grande précision, permettent de supposer que la chaleur du feu central est incomparablement supérieure.

Il existe, en effet, dans l'Etat de Nevada, une mine d'argent dont les galeries ont un développement de 420 kilomètres. Or, au niveau de 800 mètres seulement au-dessous du sol, la température de l'air s'élève à 52 degrés centigrades et celle de l'eau qu'on y rencontre atteint 67 degrés.

Dans un autre puits voisin, nommé le Yellow-Jaket-Shaft, qui descend à 950 mètres, le thermomètre se tient constamment à 77 degrés centigrades et les ouvriers ne peuvent pas y travailler plus de quinze minutes de suite.

De l'ensemble des recherches effectuées dans la même région, il résulterait que la température intérieure du globe atteint probablement entre 350,000 et 400,000 degrés de chaleur, et, chose curieuse, c'est à peu près la température du Soleil....

La statistique de la guerre.

Une feuille anglaise a eu la curiosité de calculer le nombre d'années pendant lesquelles les principales puissances européennes ont été en guerre au cours du dix-neuvième siècle. La plus ou moins grande importance des campagnes n'entre pas en ligne de compte. La puissance qui a été le plus constamment en guerre en ce siècle est la Turquie. Jusqu'à présent, sur les quatre-vingt-dix-sept années écoulées, elle en a passé trente-huit sur le pied de guerre et cinquante-neuf sur le pied de paix. Au second rang, sur cette liste, vient le royaume d'Espagne. Cette puissance a passé trente-deux années de ce siècle en état de guerre. Et dans ce chiffre n'est pas compté sa récente campagne contre les Etats-Unis.

Au troisième rang viennent la France avec vingt-sept années de guerre; la Russie, avec vingt-quatre; l'Italie, avec vingt-trois; l'Angleterre, avec vingt-un; l'Allemagne—la Prusse non comprise—vient ensuite avec quatorze années de guerre; la Suède, avec dix; le Danemark, avec neuf.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Au St Charles "My Partner" attire toujours la foule: mais ce sont les variétés, les chants, les danses, les monologues, qui amusent le le publics: surtout les sœurs La Page, dont les duos—chant, danse et jeu—sont exécutés avec une verve étonnante et un ensemble remarquable. Avec Dixey elles font, cette semaine, la fortune du St Charles.

Crescent Théâtre.

Le Col. Rowles a eu la main heureuse, quand il a choisi Andrew Mack, pour ouvrir son nouveau théâtre. Dès le premier jour, le succès était complet et, depuis lors, il n'a fait que grandir à chaque représentation, du jour et de la nuit. Le "Ragged Earl" restera sur l'affiche jusqu'à dimanche, où il y aura un changement de spectacle. Mais Andrew Mack nous reste avec sa troupe. Tant mieux.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes.* Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1,50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

des cheveux châtains, de petits pieds, des mains fines, achevaient le signalement d'un des garçons les plus enviés et les plus fêtés de Paris.

Les deux policiers s'étaient jeté un regard plein d'étonnement. Ni dans l'attitude, ni dans les réponses, ni dans les yeux de Paul de Lagarde ils avaient remarqué un instant d'embarras, une gêne, une hésitation. Tout avait dénoté le calme, le naturel d'un homme n'ayant rien à se reprocher. Ils restaient un peu penauds, flairant une gaffe, et leur attitude changea brusquement. Ils devinrent respectueux.

—Monsieur n'ira sans doute pas à pied, dit l'un d'eux.

Et il courut en avant, à la découverte d'un fiacre.

Pendant ce temps, Paul de Lagarde, encore tout étourdi de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, interrogeait l'autre agent, se faisait donner des détails. Mais le policier ne savait pas grand'chose. On avait trouvé M. de Pompéry assassiné dans sa voiture, sa femme évanouie à ses côtés. En arrivant à la gare, le cocher les avait trouvés sans connaissance, baignant dans le sang. On ignorait ce qui s'était passé. Le cocher ne s'était aperçu de rien.

—Mais, dit Paul de Lagarde, pourquoi est-on venu me chercher, moi? Et qu'ai-je à faire là-dedans?

—Tenez, monsieur, dit l'agent, convaincu de l'innocence du jeune homme, j'aime mieux vous le dire tout de suite: on nous a envoyés vous chercher parce qu'on vous soupçonne.

Paul ne comprit pas tout de suite.

—On me soupçonne, fit-il, et de quoi?

—Mais dame! fit l'agent embarrassé, d'avoir....

—D'avoir assassiné M. de Pompéry? s'écria le jeune homme avec une sincère stupéfaction.

Le policier inclina la tête.

Paul se mit à rire franchement.

—C'est de la folie! Assassiner M. de Pompéry, moi? Et pourquoi?

—C'est ce que j'ai pensé, dit l'agent. Et c'est pour cela que je me suis permis de le dire à monsieur....Il suffira à monsieur de donner un alibi....de dire à M. Vernier où il a passé la nuit.

En entendant ce nom, cette phrase, Paul était devenu subitement pâle comme un mort.

—M. Vernier.... bégaya-t-il, un alibi....Quel M. Vernier?

—M. Vernier, le juge d'instruction fit l'agent. C'est lui qui est chargé.....

Il avait remarqué le changement brusque qui s'était produit dans la physionomie de Paul de Lagarde, l'altération subite de ses traits.

—Tiens! tiens! pensa-t-il.

Et il commença à être moins sûr de l'innocence de M. de Lagarde et à penser qu'il y avait peut-être quelque chose.

Quant au jeune homme, il était complètement atterré. M. Vernier!.... Un alibi!.... se disait-il. S'il lui fallait pour se défendre prouver un alibi il était perdu!

Et il sentait passer dans son dos, jusque dans la moelle de ses os, des traînées de sueur froide.

Il redoutait maintenant il ne savait quoi d'obscur, de ténébreux, quelque œuvre de méchancete et de vengeance.

C'était déjà bien extraordinaire qu'on eût pensé à lui pour ce crime.

Peut être avait-il été dénoncé, accusé.

Il se rappela des regards de haine dont il frissonnait encore à ce moment. Des menaces résonnaient à ses oreilles effarées.

Il était devenu tout à coup sérieux et grave, se sentant sous le coup de quelque mystérieux malheur.

Le policier qui était allé chercher une voiture venait de rejoindre son compagnon.

Celui-ci lui montra Paul, devenu livide, ayant dans le regard une terreur surnaturelle.

L'homme eut un geste qui voulait dire dans l'argot policier :

—Oh! nous sommes *bons!*

Et s'approchant de Paul, toujours immobile, il lui dit, en ouvrant la portière, en même temps qu'il faisait signe à son collègue d'aller se mettre de l'autre côté pour que le gibier n'échappât pas, il lui dit en s'effaçant d'un air un peu narquois :

—Si monsieur veut monter....

Paul entra nans le fiacre.

—A la préfecture, cria l'agent d'une voix rude.

Et se penchant à l'oreille de son collègue déjà assis sur le strapontin du devant :

—Il a bien failli nous le mettre celui-là, murmura-t-il.

—Oui, répondit l'homme, j'avais coupé en plein. Mais vois maintenant la tête qu'il a!

Tous les deux examinèrent Paul.

Le malheureux offrait à ce moment une véritable physionomie de coupable, même de condamné.

Les traits décomposés, les lèvres violacées, le teint ayant des tons verdâtres ou jaunis de noyé, les yeux agrandis par une terreur insurmontable, les tempes baigné-s de sueur, il restait morne, sans mouvement, comme plongé dans de terribles pensées, le cœur serré d'une angoisse mortelle.

A quoi pensait-il?

Quelle épouvante subite était entrée dans son âme tout à l'heure si tranquille?

S'était-il imaginé qu'on ne saurait jamais rien, qu'on n'oserait jamais même le soupçonner, et maintenant qu'il se voyait accusé, toute l'horreur de sa situation venait-elle subitement de lui apparaître?

C'est ce que pensèrent les deux policiers. Les craintes de Paul étaient d'une autre nature, mais elles n'en étaient pas pour lui moins terribles et on verra par la suite de ce récit que le malheureux jeune homme avait raison de trembler et d'être épouvanté.

—S'il faut pour me disculper, pensait-il toujours, dire où s'est écoulé mon temps, je suis perdu!

Et il passa la main sur son front comme pour chasser les terreurs qui venaient de l'assaillir.

Les agents le regardaient toujours. Ils avaient arrêté déjà bien des criminels. Rarement ils n'en avaient vu un plus agité et en même temps plus épouvanté que celui-ci. Aussi, pour eux, n'y avait-il plus de doute. L'homme qu'ils avaient là, devant eux, les yeux agrandis comme par un cauchemar, les membres affaissés, ne pouvait être que le coupable.

Son assurance première n'avait pas été de longue durée.

Dès qu'il s'était vu nettement accusé, dès qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait se tirer de ce mauvais pas qu'en invoquant un alibi, et en le prouvant, il s'était affaissé. Tout son calme faux s'était évanoui.

Et les deux hommes se le montraient du coin de l'œil, de l'air de gens sûrs maintenant de leur affaire.

Par sxtraordinaire, le fiacre qui conduisait les policiers et le prétendu criminel marchait rapidement.

Un quart d'heure après s'être mis en route, il stoppait sur le quai des Orfèvres, devant la préfecture.

Un rayon de soleil à ce moment venait de percer les nuages, mettant sur la Seine un peu haute et agitée des écailles de diamant et d'or, baignant d'une lumière tendre le sommet des maisons. Des oiseaux chantaient sur la verdure naissante, encore en pleurs de la rosée de la nuit, des arbres du quai. En même temps les magasins s'ouvraient. Un mouvement se faisait dans les rues, devant les marchands de vins, dont les devantures grinçaient et dont les volets claquaient le long des murs. Paris s'éveillait.

Un des agents avait sauté lestement à terre.

Il ouvrit la portière et dit à l'inculpé :

—Descendez, monsieur, nous sommes arrivés.

Machinalement, Paul mit pied à terre.

Il regarda devant lui, vit les murs nus et gris de la préfecture, une porte grande ouverte, et qui semblait pleine d'ombre, gardée par une sentinelle. Cela le rappela brusquement au sentiment de sa situation. Il sentit un frisson passer en lui.

L'autre agent était descendu et était venu se placer à sa droite, comme le collègue s'était mis à sa gauche.

Paul dut, ainsi escorté, franchir le seuil de la porte. Il marchait, pour ainsi dire, inconsciemment, ignorant vers quel abime on le menait. C'était si imprévu, ce qui lui arrivait! Pourquoi, M. de Pompéry ayant été assassiné, était-on venu l'inquiéter, lui, avait-on pu même songer à lui? Aucun lien ne l'attachait à M. de Pompéry. Il n'avait pour cet homme ni affection ni haine. De simples relations mondaines existaient entre eux. Etait-ce parce qu'on l'avait vu causer avec animation à sa femme pendant la soirée? parce qu'on croyait que des relations existaient entre eux et qu'il avait des raisons d'être jaloux et de se venger? ou, peut-être, Mme de Pompéry l'avait-elle dénoncé elle-même. Il se perdait en conjectures.

(A continuer)

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.